

— Cela commence, murmura Jacques.

— C'est Marthe qui a poussé ce cri... répondit Pascal. Elle n'aura point montré la lettre à Mme Grandchamp.

— Tais-toi et écoute... on marche dans la chambre de la mère !

Jacques ne se trompait pas.

On marchait en effet dans la chambre de Péline et voici ce qui s'y passait.

Au moment où Pascal avait frappé pour remettre à Marthe la lettre venant de Genève, la malade ne dormait pas, et la jeune fille était près de son lit.

En sortant, Marthe referma la porte derrière elle ; Péline ne put entendre ce qu'on disait, ni même reconnaître la voix qui parlait, et elle dut attendre le retour de Marthe pour savoir qui était venu frapper.

XVI

Au bout d'une minute, la malade tressaillit violemment.

Le cri poussé par Marthe et le bruit sourd de la chute d'un corps venaient de frapper son oreille.

Puis il se fit un grand silence.

Que signifiait cela ?

La pauvre femme, prise d'une terreur soudaine, appela d'une voix étranglée, à peine distincte :

— Marthe !... Marthe !...

L'enfant inanimée ne pouvait ni l'entendre ni lui répondre.

De plus en plus épouvantée, Péline recommença son appel.

Ce fut en vain, tout resta muet.

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc ? bégaya-t-elle avec égarment. Ce cri... cette chute... ce silence... il est arrivé malheur à Marthe !...

Et complètement affolée, n'écoulant que son amour maternel, oubliant sa faiblesse physique, Péline rejeta ses couvertures, descendit de son lit et voulut marcher vers la porte, mais dès le premier pas elle chancela et dut s'appuyer au dossier de sa couchette pour ne pas tomber.

Elle se redressa cependant avec une énergie qu'il aurait paru impossible d'attendre de ce corps brisé par la maladie, et se cramponnant aux meubles, se faisant des murailles un point d'appui, elle se traîna jusqu'à la porte, offrant l'étrange et effrayant aspect d'un squelette animé d'une vie fantastique, et marchant.

Non sans peine elle ouvrit la porte.

Dès le seuil, elle aperçut Marthe étendue sur le parquet.

Sa terreur prit alors des proportions inouïes et se mêla de désespoir.

Ses dents claquèrent, ses yeux s'arrondirent, un souffle parut soulever les longues mèches éparées de ses cheveux gris.

Elle se laissa tomber à genoux près du corps de l'enfant, et ses lèvres décolorées bégayèrent des mots sans suite, parmi lesquels on aurait pu distinguer ceux-ci :

— Marthe... Marthe... ma fille... ma chérie... ma mignonne... Marthe, m'entends-tu ? Marthe, parle-moi... ouvre tes yeux pour me regarder... Tu n'es pas morte, mon enfant... On ne meurt pas à ton âge... Marthe, dis-moi ce qui vient de t'arriver... dis-moi qui t'a fait du mal... Réponds-moi... réponds-moi... .

Et la pauvre mère couvrait de baisers et de larmes le visage livide de sa fille.

Quelques secondes se passèrent ainsi.

Tout à coup, Marthe fit un mouvement léger.

Péline poussa une exclamation de joie, et elle allait entreprendre la tâche insensée de soulever l'enfant, dont l'évanouissement touchait à son terme, quand elle aperçut d'abord l'enveloppe de la lettre sur le plancher, puis la lettre elle-même, entre les doigts contractés de Marthe.

Rapide comme l'éclair, une pensée traversa son cerveau.

A coup sûr, le contenu de ce papier devait être cause de la défaillance de sa fille.

Elle arracha la lettre de la main de Marthe, qui lentement revenait à elle-même, et elle lut...

Décrire l'expression du visage de la malheureuse à mesure qu'elle déchiffrait les quelques phrases reproduites par nous un peu plus haut, serait impossible.

Son masque bouleversé, décomposé, méconnaissable, n'offrait plus rien d'humain.

Quand elle eut achevé elle poussa un cri rauque, et à son tour s'abattit inanimée, au moment où Marthe, soulevant ses paupières, commençait à avoir conscience de ce qui se passait auprès d'elle.

Le cri de sa mère la galvanisa.

Elle se redressa d'un bond et vit la lettre de Genève qui de sa main avait passé dans celle de Péline.

Cela suffit pour lui faire tout comprendre.

Ce fut elle alors qui se jeta sur le corps de l'infortunée.

— Mère... mère... cria-t-elle d'une voix éperdue en pressant dans ses bras ce corps décharné, pareil à un cadavre, pourquoi donc avoir lu cette lettre maudite ? Mon Dieu, seigneur mon Dieu, voulez-vous qu'elle meurt ? Ce serait me condamner aussi moi, car je la suivrais ! Mère, ouvre les yeux, et parle ! j'ai besoin de ton regard... j'ai besoin d'entendre ta voix... Et l'enfant en délire voulut soulever sa mère afin de la reposer sur son lit.

La force lui manquait...

Elle prit les mains de Péline et les trouva froides comme du marbre.

L'épouvante alors la fit frissonner de la tête aux pieds ; elle entrevoyait la possibilité d'une catastrophe soudaine, et de ses lèvres s'échappèrent ces paroles d'appel :

— Ma mère se meurt !... à moi !... au secours !... au secours !...

Puis elle s'élança vers la porte de sortie en appelant toujours à son aide.

Pascal et Jacques Lagarde se trouvaient déjà sur le seuil de leur logement.

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ? demanda Jacques.

— Ah ! docteur, répondit Marthe en lui saisissant le bras pour l'entraîner dans la chambre, c'est Dieu qui vous envoie !... Voyez ma mère... Sauvez-la !...

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux suivit Jacques, que Marthe entraînait :

— Aidez-moi, dit à son ami le prétendu médecin américain Thompson, portons sur son lit cette pauvre femme...

Les deux hommes soulevèrent Mme Grandchamp, la transportèrent dans sa chambre et l'étendirent sous les couvertures.

— Elle n'est point morte, n'est-ce pas, docteur ?... bégaya Marthe en sanglotant.

Jacques approcha sa joue de la bouche de Péline et appuya l'une de ses mains sur le côté gauche de sa poitrine.

— Non, mademoiselle, dit-il ensuite, elle respire... son cœur bat... elle est vivante, mais la secousse a été terrible... le danger est grand...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... reprit la jeune fille en se tortillant les mains, pourquoi donc a-t-elle lu cette lettre ?...

Jacques s'occupait de la malade.

Pascal regardait Marthe, et le regard qu'il attachait sur elle ressemblait à celui du reptile qui, pour éviter toute résistance, hypnotise sa proie avant de l'engloutir.

— Monsieur, balbutia Marthe en s'adressant à Jacques, les mains jointes, n'y a-t-il donc rien à tenter ?

— Si, mademoiselle, répondit le libéré, je vais écrire une ordonnance qu'il faut porter à l'instant chez le pharmacien le plus proche, en le priant de se hâter beaucoup... Le temps presse...

En disant ce qui précède, Jacques Lagarde avait tiré de sa poche un agenda et il écrivait au crayon deux ou trois lignes sur un des feuillets, qu'il détacha.

— Vite !... vite !... mademoiselle... ajouta-t-il en tendant le feuillet à Marthe, madame votre mère va revenir à elle-même.

La jeune fille arracha l'ordonnance des mains du docteur plutôt qu'elle ne la prit, et s'élança dehors.